

ABONNEMENTS : Nord et Départements limitrophes... 4 fr. 50 Autres Départements... 5 fr. 50 Les abonnements sont réglés sans frais dans tous les bureaux de poste.		PUBLICITÉ Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger.	
---	--	---	--

Vendredi 9 Octobre 1914

L'ennemi recule au Nord d'Arras

Aux uns comme aux autres

Nos braves soldats qui, héroïquement, tiennent en respect les meilleurs corps d'armée allemands, font l'objet de toute notre plus vive admiration.

De Molke, quand il vit la charge héroïque de nos cuirassiers à Reischaffen, ne put s'empêcher de s'écrier : Ah ! les braves gens ! Mais s'il voyait aujourd'hui les soldats de la République française, alliés aux Anglais dans leurs glorieux combats sur la terre de France, c'est le cri qui lui sortirait du cœur vingt fois par journée de bataille.

Ces soldats de France sont les enfants de la République et la plupart ont reçu les enseignements de l'École laïque.

Les journaux allemands qui ne peuvent s'imposer entièrement le devoir de la neutralité politique et religieuse, à silence des opinions, la trêve des partis, notent avec quelque ostentation les noms de ce qu'ils appellent leurs morts et leurs blessés.

Il n'est pas douteux que, si les journaux républicains, socialistes et syndicalistes voulaient imiter cette tactique, ils en emporteraient leurs colonnes.

C'est ainsi que, dans le Nord, nous comptons 150.000 socialistes qui sont, pour les deux tiers, sur les champs de bataille et sûrement ils n'attendent pas l'exemple des catholiques pour se conduire en héros et payer leur large part au lourd tribut de la souffrance et de la mort.

Il ne devrait pas y avoir les blessés et les morts catholiques, ni les morts et les blessés républicains et socialistes ; ils sont tous, au même titre, les glorieux martyrs de la Patrie.

Sur les champs de bataille, il y a des Français de toutes les opinions politiques et de toutes les confessions religieuses, des catholiques, des protestants, des juifs, des libres-penseurs, des libéraux, des nationalistes, des royalistes, des radicaux, des radicaux-socialistes, des socialistes indépendants, des socialistes révolutionnaires, des anarchistes, d'anciens élèves des écoles sans Dieu et des écoles confessionnelles et tous, qu'ils aient ou non des scapulaires, risquent leur peau les uns comme les autres pour la France, le bon droit, la civilisation et l'humanité.

Par conséquent, il n'appartient à aucun parti politique ni à aucune religion : il appartient à la nation tout entière, à la France et à l'Europe, puisque c'est pour toute la France et pour les droits de l'homme qu'ils se battent.

Il est tout au plus, la reconnaissance nationale à égalité de devoirs, égalité de droits.

Dans un régiment d'artillerie, un soldat disait que ce qui lui faisait plaisir c'est que, pendant cette guerre, les riches qui se trouvaient avec les pauvres dans l'armée en campagne, vivaient des mêmes misères, enduraient les mêmes peines, vécurent dans la même égalité de souffrance et de danger.

En effet, devant le feu, il n'y a plus ni riches ni pauvres ; il n'y a que des frères réconciliés devant le danger commun.

C'est pourquoi ils ont droit, les uns et les autres, à une égale et équitable sollicitude de la nation.

Je le répète, la charité privée ne suffit pas : ils doivent avoir tous leur nécessaire : des souliers aux soldats qui ont manqué de pantalons et des bourreçons de tréillis aux territoriaux qui n'ont pas d'effets d'équipement, des tricot, chaussettes et gants à tous les mobilisés, le paquet de tabac et la « goutte » du matin pour soutenir le sang.

Pour un troussou contenant tricot, gilet et paire de chaussettes, un soldat de colon, il faut dépenser au moins de tout 10 fr., soit pour environ deux millions de combattants, une dépense totale à faire de 20 millions de francs.

Qui peut douter que l'État seul est capable de faire une telle dépense ? C'est à lui qu'il se charge de la distribution à toute l'armée. Nul d'entre nos combattants ne sentira le froid, l'État doit être la Providence des soldats de la République.

Un ministre de solidarité nationale, il ne faut s'occuper d'armées, de charité, de secours aux armées et pour nos soldats, le devoir social doit être : Tous pour Un, Un pour tous.

H. GHESQUIÈRE
Député du Nord.

LA SITUATION au 8 Octobre Les attaques allemandes sont repoussées

COMMUNIQUE OFFICIEL DU GOUVERNEMENT
Bordeaux, 8 octobre, 7 h.

Sauf aux deux ailes, où les attaques allemandes ont été repoussées, le calme a été à peu près complet sur tout le front.

À notre aile gauche, la cavalerie allemande a été maintenue au Nord de Lille où elle avait été refoulée.

Entre Chaumes et Roye, le terrain précédemment cédé a été repris.

À notre aile droite, nous avons avancé sur certains points.

À notre aile gauche, rien à signaler.

L'ennemi recule au Nord d'Arras

Bordeaux, 8 octobre, 16 h.

A notre aile gauche

Dans la région du Nord, l'ennemi n'a progressé nulle part et a reculé sur certains points, particulièrement au Nord d'Arras où l'action se déroule dans de bonnes conditions pour nous.

Les opérations des deux cavaleries se développent maintenant presque jusqu'à la mer du Nord.

Entre la Somme et l'Oise, dans la région de Roye, l'ennemi est toujours en force, mais nous avons repris la majeure partie des positions que nous avions dû céder.

Au Nord de l'Aisne, la densité des troupes allemandes semble avoir diminué.

Au centre

Entre Reims et la Meuse, rien à signaler.

Sur les Hauts de Meuse, entre Verdun et St-Mihiel, l'ennemi a reculé au nord d'Hattonchâteau. Il tient toujours Saint-Mihiel et quelques positions au Nord de St-Mihiel, sur la rive droite de la Meuse.

En Woëvre, les violentes attaques qu'il a tentées à l'Ouest d'Apremont ont échoué.

A notre aile droite

(Lorraine et Vosges)
Pas de modification.

En Russie

Sur le front de la Prusse orientale, l'offensive russe continue. Des combats très vifs se livrent sur la frontière, à l'Ouest de Suwalki.

Prise d'un nouveau drapeau allemand

Paris, 8 octobre. — Aujourd'hui, en face de l'armée britannique, dans une tranchée abandonnée, qui n'avait pu être explorée depuis le 15 septembre, on trouva sous un amoncellement de cadavres, un drapeau allemand qui fut immédiatement porté au Quartier Général du Maréchal French.

France et Italie

Un article du *Secolo*, du 1er octobre, édition de l'après-midi parle pour le rapprochement intime de l'Italie et de la France.

Voici le début de l'article :

La guerre qui ensangante l'Europe a rapproché momentanément la France et l'Italie ; c'est là une des grandes vérités, acceptées partout, même en Autriche et en Allemagne. Très nombreux sont ceux qui se demandent aujourd'hui comment, nous, Italiens, nous avons pu préférer depuis trente ans une alliance avec les empires du Centre à une alliance avec la France, qui contribua à la formation de notre unité nationale.

Et, en voici la conclusion :

La guerre a révélé que la France ne vivait que pour l'idée, prompt aux idées les plus impétueuses, une France ayant, comme celle de 1789, foi en elle-même et conscience des buts à atteindre, réparatrice du droit violé ; elle a révélé une démocratie qui ne parle pas, mais qui agit, qui ne se livre pas à des discussions byzantines, mais qui combat et se fait tout, qui n'invoque pas un dieu des jours ou vœux, mais qui trouve dans l'âme de la nation et dans la sainteté de la défense, les forces innombrables que la guerre exige, ce que l'Empire ne put faire, la République l'a fait, elle a fait ce que la vieille France est morte ; une nouvelle France est née. Et c'est cette France nouvelle, purifiée par le sacrifice, qui a la conscience italienne sent véritablement amie et sœur.

Dans la hauteurs européennes s'est trouvée sauvée, peut-être pour toujours, l'unité italienne idéale. Que la politique sache ne pas faire fi de ce présent fatidique !

Les ravages de la mitraille à Hellemmes

Des obus percèrent des murs, éventrèrent des toitures et causèrent d'importants dégâts.

Guidé par un haut sentiment de ses fonctions et voulant se rendre compte en personne des dégâts causés par le bombardement, M. le Préfet du Nord s'est rendu mercredi à Hellemmes, pour constater les effets de la canonnade.

Nous avons, après lui, visité Hellemmes et suivi l'itinéraire que M. Trépoint avait parcouru.

L'impression générale, en arrivant dans cette commune et population bourgeoise, est que l'ennemi n'a pas trop souffert.

On n'y voit pas, comme à Fives, des maisons incendiées, encombrées de leurs ruines fumantes les trottoirs et les rues.



Deux maisons bombardées à Hellemmes

En pénétrant dans le cœur de la cité, notre attention est attirée, rue Ferdinand Mathias, par les ravages causés par l'estaminet Lecarré. Une bombe traversa le mur à hauteur de l'imposte de la porte d'entrée et pénétra dans la salle de débit, brisa tout.

Les plafonds sont écroulés, les chaises brisées, le comptoir n'a plus que quelques planches effrées ; des cadres sans verre ni gravure pendent au mur, recouverts de la poussière des plafonds éventrés. Près du verrier, un cadavre dans la boîte à bois existait plus, indiquant quatre heures et demie. L'heure arriva de battre au moment où le bolide destructeur pénétra dans la maison. Les murs sont percés de trous larges et profonds ; des tuyaux de gaz tombent de toutes parts ; une excavation se remarque dans le plancher, à l'endroit où tomba l'obus.

Dans la cuisine, contiguë à la salle d'estaminet, le poêle en fonte jonche le pavé de ses débris ; les portes d'une armoire sont criblées de balles et des débris de plafond écroulé, de murs transportés recouvrent le sol.

M. et Mme Decarne avaient heureusement quitté leur maison et se trouvent sains et saufs. Un certain nombre de réfugiés des régions invadées logent chez M. Decarne. Quand celui-ci s'aperçut que le danger devenait menaçant, il fit filer au plus vite, avec raison, car peu de temps après, la mitraille pleuvait dans son établissement.

Un garage d'automobiles, installé sous une vérandah contiguë à cet estaminet, et où toutes ses vitres réduites en morceaux.

M. Thirion, qui tient ce garage, nous déclare qu'un officier allemand, très correct et très poli, lui a réquisitionné une automobile de 12 chevaux et d'une valeur de 15.000 francs.

M. Thirion, avant cette réquisition impitoyable, ayant laissé dans son auto un pardessus de voyage, l'officier le lui remit en disant : « Merci de ces pardessus. Je n'ai pas froid ».

Et avant de partir, l'officier remit à M. Thirion un bon de réquisition d'auto, payable sur le trésor allemand, après la guerre.

Dans cette même rue, dans une maison voisine, une famille réfugiée dans une cave, le père, la mère et la jeune fille, furent blessés par des éclats d'obus.

Rue Sadi-Carnot, un obus perça la toiture de la boucherie de M. Pérignon.

Rue Salmier, l'habitation de M. Broquet fut traversée par une bombe qui ne fit aucun bruit. Tout a été brisé, pulvérisé, des poêles furent mis en pièces, le mobilier tout entier fut projeté sur les planchers et les débris informes. C'est un désastre complet.

Rue Voltaire prolongée, l'estaminet du « Petit Chatelet » n'a plus un morceau de vitres. Un obus éclata sur la chausée et répandit aux alentours sa mitraille dévastatrice.

Une maison qui n'a plus que ses murs

A l'angle des rues Voltaire et Gambetta, une maison corré, à étage, n'a plus de vitres à ses fenêtres, mais les murs sont intacts. Une bombe y engouffra par la toiture, y causant d'importants dégâts.

Dans toutes les chambres, le plâtre des plafonds est tombé sur les planchers et le mobilier fait sauter à un pâté de construction. La rampe de l'escalier, menant du rez-de-chaussée à l'étage, est inutilisable. Tout ce qui se trouvait dans l'intérieur du bâtiment, mobilier, livres, vaisselle et divers objets, furent projetés sur un amas de débris jonché le sol. La maison n'est plus qu'un vaste et haut quadrilatère de briques, sans rien à l'intérieur, sauf des ruines.

Une maison étayée

Rue Marceau, la buvette de M. Anatole Rélandcourt n'est plus qu'une bâtisse chancelante, menaçant à tout instant de s'écrouler ; un a dû l'étayer avec des poutres pour retarder sa chute.

Une boîte à mitraille à nous dit M. Bélandcourt, pénétra chez moi lundi au-dessus de l'imposte de la porte du couloir. Venez constater les ravages qu'elle a fait.

En vérité, ils sont impressionnants. La mitraille creva le plafond, brisa tout dans l'estaminet et une chambre à coucher, au-dessus. Dans cette pièce, le fer des lits est

Une liste funèbre

Le passage des Allemands à Hellemmes y laissa des traces sanglantes. Plusieurs personnes de la commune furent tuées, accidentellement.

Citons : Mlle Barbeau, 26 ans, rue Étienne-Dolet 20 qui se trouvait sur sa porte quand elle eut la tête fracassée d'une balle égarée ; Jules Nonnon, 20 ans, demeurant cité Basselier ; Defromont, 60 ans, habitant rue Marceau ; Renault, 45 ans, demeurant rue Falderbe ; Dubar, 52 ans, rue D'ordain.

Complétons cette liste funèbre en disant que dix soldats allemands furent tués, par nos troupes sur le territoire d'Hellemmes. Le maire de la ville les fit enterrer décemment et toutes les pièces utiles à établir leur identité furent envoyées aussitôt par ses soins aux autorités compétentes.

Hier furent célébrées à Hellemmes les funérailles d'un soldat français, tué au feu. Le maire prononça un discours ému sur la tombe.

A La Madeleine et à Marcq-en-Barœul

Une après-midi sous la mitraille

Au cours de la journée de jeudi, le canon n'a pas cessé de se faire entendre dans notre région.

Nous pouvons dire de suite que les attentats de Lille, à part quelques patrouilles ennemies perdues, sont dégagés de l'ennemi sur une distance de plus de dix kilomètres.

Le Nouveau-Boulevard ne fut pas épargné

Nous avons pu hier après-midi visiter les environs de La Madeleine, où l'ennemi avait tenté de passer. Nous avons visité également Marcq-en-Barœul, par une après-midi où le temps est, dans l'espace d'une heure, chaud et froid, humide et sec, clair et sombre, triste et gai. Mon âme était à l'image du temps, sombre et attristé, devant tant de souffrances endurées, tant de douleurs subies, mais elle était reconfortée aussi et heureuse à l'espoir que l'ennemi semblait avoir été définitivement chassé de notre région.

A La Madeleine

Le centre de la ville fut épargné mais le Grand Boulevard, la promenade dominicale favorite des Lillois fut bien éprouvée. L'ouragan de mitraille que les canons allemands devaient vomir sur Lille s'abaissa sur les quelques maisons du boulevard depuis l'avenue Saint-Maur jusqu'au Romarin. Les façades portent en sillons profonds la trace de balles de schrapnells et des éclats d'obus. L'habitation de M. Mullier, à l'arrêt de Saint-Maur est criblée de projectiles.

A Marcq-en-Barœul

Un peu plus loin, derrière la gare de La Madeleine, l'habitation de M. Mullier, située au Pont-de-Marcq, souffrit beaucoup. Un schrapnell tomba dans la propriété et occupa en deux un superbe tulipier de soixante centimètres de diamètre et vint exploser derrière l'habitation de M. Mullier. Toutes les vitres volèrent en éclats.

L'artillerie allemande changea ensuite son tir. Des obus tombèrent sur le couvent de l'avenue Saint-Maur et chez M. Vermeersch, déhantant près du dépôt du tramway Marcq.

L'obus après avoir traversé une fenêtre vint exploser dans la cuisine et réduisit en miettes tout le mobilier de la maison. Les murs que nous avons vu sont criblés de balles et ajourés comme des dentelles.

Par un hasard heureux les obus tombés dans la région, ne firent aucune victime. Les habitants ont néanmoins vécu deux heures d'épouvante.

Un engagement

Vers quatre heures du matin, lundi, une patrouille comprenant une dizaine de soldats tenta de traverser silencieusement le Marcq. Surprise par nos soldats, la patrouille fut mise en déroute et les Allemands dispersés en abandonnant trois morts et deux blessés.

Un Hony attaqué

Les voyageurs qui se trouvaient dimanche, dans le car Hony venant de Eschallé furent surpris par une patrouille de deux cents cavaliers allemands qui firent stopper le car.

Le contrôleur s'avança vers l'officier et lui demanda ce qu'il désirait.

Nous désirons visiter le tramway, répondit-il.

Quelques cavaliers descendirent de cheval et après une minutieuse inspection, arrêtés,

A Roubaix-Tourcoing

Des patrouilles allemandes ont tenté de passer à Roubaix-Tourcoing. Aucun incident n'est survenu.

À ROUBAIX, un officier ennemi des escadrons rettes au défilé de tabac de la Grand'Place, le capitaine français très correct. Le personnel qu'il commandait était venu sur la place de la Gare.

À TOURCOING, les Allemands ont enlevé les chevaux d'une voiture d'un fermier et les remplacèrent par les leurs qui étaient trouvés.

On a remarqué dans le convoi qui est passé lundi, vingt autos chargés d'essence.

Patrouilles allemandes à Bondues

Judi matin, quelques escadrons ennemis ont été aperçus par M. Lefebvre-Du-pire, et une voiture et un cheval, estimés 1300 francs, ont été livrés par M. Juvigné. Les bons, payables après la guerre, ont été délivrés.

Quelques patrouilles ont encore traversé Watrelos mardi dernier. Elles ont été vu dans la journée de mercredi.

A Watrelos

Lors du passage des troupes allemandes dans l'après-midi de lundi, à Watrelos, le maire, le citoyen Briffaut, fit savoir à l'officier qui faisait les réquisitions, que le territoire était déserté dans la commune.

Le maire avait été mis en demeure de fournir dix chevaux et dix voitures. Mais les Allemands s'empressèrent de partir dès qu'ils eurent la livraison de trois chevaux et une voiture.

Deux vieux chevaux, estimés à 750 francs et deux autres estimés à 100 francs, un cheval de 1300 francs, ont été livrés par M. Juvigné. Les bons, payables après la guerre, ont été délivrés.

Quelques patrouilles ont encore traversé Watrelos mardi dernier. Elles ont été vu dans la journée de mercredi.

Un Taube survole Hazebrouck et lance deux bombes

Hier dans la matinée, vers 8 heures, un Taube a survolé Hazebrouck et lancé deux bombes.

Une tomba dans la rue, en face de la banque de France et l'autre dans une église de cordonnier.

Ces deux bombes ne firent aucune victime et ne causèrent que des dégâts insignifiants.

En Belgique

LE SIÈGE D'ANVERS

La place résiste toujours avec la dernière violence

Anvers combat en ce moment pour la vie ou la mort. Les Allemands, semble-t-il, maintenant amenés devant cette place un terrible force d'artillerie et les paraissent même renforcer celle-ci au détriment des canons de l'Aisne.

Aucun doute ne subsiste maintenant sur l'efficacité réelle des canons de siège allemands, les ruines de Liège et de Namur en sont de tragiques témoins.

On espère et on croit que les fortifications et retranchements modernes d'Anvers présenteront des obstacles beaucoup plus sérieux à l'artillerie allemande que Liège ne l'est et le mieux dirigé. Il n'y a pas encore de raison de croire qu'il n'en est pas ainsi.

On annonçait hier après-midi que la situation d'Anvers était inchangée.

Il est certain que pour toutes les raisons que l'amour de la patrie, la haine de l'envahisseur et le désespoir peuvent inspirer, l'armée belge défendant Anvers donnera tout ce qu'elle peut donner comme effort suprême.

D'autre part, l'attaque d'Anvers est évidemment possible avec une artillerie déployée par un ennemi qui semble se lever et a autant de raisons urgentes de vouloir la prise d'Anvers que les Belges en ont pour la défendre.

Les assaillants ont subi, dit-on, de très grandes pertes. Mais ces sacrifices n'ont pas été faits inutilement en vain.

Les Allemands prétendent avoir fait sauter deux forts. Même si la Nèthe est traversée, il existe encore une puissante ceinture intérieure de forts à abriter.

Néanmoins, la situation est assez étrange pour qu'on doive envisager la chute possible d'Anvers.

Il est évident que l'effet de la situation, s'il se produisait, serait d'augmenter considérablement le grave problème que présente le siège de la Belgique.

La chute d'Anvers coûterait des centaines de milliers de navires pour le transport refuge vers l'étranger. On ne peut donc pas se représenter la situation de la Belgique sans envisager la chute possible d'Anvers.

La ruine d'Anvers

Attaché à des systèmes militaires, les Allemands le reconnaissent eux-mêmes — sous prétexte que son officier général